

Les nouveaux retraités de l'UQAM

∴ Philippe Barbaud, président de l'Association

Allocution prononcée le 16 décembre 2010

Monsieur le recteur,
Mesdames les vice-rectrices,
Messieurs les vice-recteurs,
Madame la présidente,

Tout d'abord je tiens à remercier notre recteur de son invitation faite à l'APR-UQAM à contribuer à cette réception dédiée aux nouveaux retraités de l'UQAM, mouture 2010, ainsi qu'aux plus anciens ayant plus de 25 années de service à l'université.

À rencontrer tant de visages de collègues ici présents, qui me sont inconnus ou que j'ai à peine entrevus par le passé, les retraités qui, comme moi, furent les pionniers de cette université, pourraient éprouver une sorte de... vertige métaphysique à l'idée que l'institution « consomme » les cohortes de son personnel enseignant à une allure de plus en plus fébrile.

Certains de mes collègues de la première heure sont parfois effleurés par l'idée frivole qu'ils ont été irremplaçables dans l'histoire de l'UQAM, et qu'après eux... le déluge, en quelque sorte. Mais la réalité de la vie universitaire n'a rien d'un cataclysme. Même à l'UQAM, elle a tout d'un long fleuve tranquille, parsemé de quelques turbulences passagères. Vous-mêmes, chers retraités de fraîche date, êtes une preuve vivante que le flambeau tenu par les vétérans du début a été brillamment relayé au sortir de la prime enfance de notre université, au début des années 80.

Vous, les retraités d'aujourd'hui, avez réussi à façonner notre université avec autant de succès que les retraités de la première heure. Ces derniers vous admirent et vous respectent, peu importe si les liens tissés au cours de notre vie active passée à l'UQAM ne sont pas faits de la même trempe.

(suite à la page 2)

50
février 2011

sommaire

Les nouveaux retraités de l'UQAM <i>Philippe Barbaud</i>	1
Vivre à 70 ans <i>Jean-Marc Pottie</i>	3
Georges Lapassade à l'UQAM (hiver 1970) <i>Denis Bertrand</i>	5
Trois jours à Paris <i>Jean-Guy Sabourin</i>	11
Les retraités contribuent à la relève <i>Philippe Barbaud</i>	14
Prochaines activités sociales	16



(suite de la page 1)

Au nom des collègues retraités que je représente, je vous adresse notre profonde reconnaissance pour vous être investis professionnellement dans notre projet commun d'édifier non seulement une institution universitaire socialement identifiée au peuple québécois francophone et à la communauté montréalaise, mais aussi et surtout, celui d'édifier un établissement digne de la considération et du respect durables que justifie une excellence universitaire dépourvue de toute frontière.

Pour ceux d'entre vous qui désirent poursuivre, au cours de votre nouvelle vie de retraités, au moins pour quelques années encore, des liens de franche camaraderie entre collègues de divers horizons disciplinaires, je ne peux que vous inciter à devenir membres actifs de notre association, si ce n'est déjà fait. Même la retraite a besoin d'une relève.

À toutes et à tous, un grand merci accompagné de tous mes vœux de réussite dans la réalisation des projets qui vous procureront une retraite heureuse. Joyeuses Fêtes !

(suite de la page 10)

faire. Il présente alors la création de l'UQAM comme le résultat d'une décision politique et comme le fruit d'une manœuvre des technocrates du ministère de l'Éducation ayant pour objectif de permettre l'accès à la connaissance d'une partie toujours plus importante de la population, phénomène nécessaire, selon lui, au développement de la société capitaliste et marchande du Québec de l'époque. Cette création de l'université du Québec et de l'UQAM viserait donc, selon lui, à assurer l'intégration sociale des nouveaux instruits au profit de l'élite économique et sociale en place, dans un Québec en transformation rapide et à la recherche d'une toute nouvelle identité nationale.

Pour Georges Lapassade, ces propositions de réforme des structures de l'UQAM relèvent de l'utopie. Elles ont d'abord pour but principal de démontrer le

caractère pseudo-réformiste de l'UQAM, et non de doter cette université de structures organisationnelles capables de répondre à la nature et aux besoins de la nouvelle UQAM.

Rejeté par le système, le sociologue conclut d'ailleurs cet ouvrage en prônant une sorte de révolution permanente (qui, à mes yeux, n'est probablement pas plus révolutionnaire que la Révolution tranquille, mais qui peut, comme la Révolution tranquille, permettre tout de même d'importants changements et de significatifs progrès). Il choisit, pour sa part, une démarche de l'esprit faite de lucidité, et plus proche de l'art créatif que de la politique et de l'intervention sociale. Dans cette démarche, la conscience du chercheur et sa production individuelle de nouvelles connaissances s'avèrent les deux voies retenues, à ce moment-là, par le sociologue pour poursuivre sa propre lutte contre l'oppression sociale.



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2010-2011

<i>Président</i>	Philippe Barbaud <i>pheb@videotron.ca</i>
<i>Vice-président</i>	Denis Bertrand
<i>Secrétaire</i>	Yvon Pépin
<i>Trésorier</i>	Roch Meynard Robert V. Anderson Albert Desbiens Renée Legris

Bulletin Pour la suite du monde

Directeur/directrice Poste à combler

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence assurée)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Vivre à 70 ans

::: Jean-Marc Piotte

Des amis viennent de célébrer mon 70^e anniversaire de naissance. Je suis évidemment touché par cette marque d'affection, mais également troublé. Que fête-on ? Les 70 ans passés ? Un avenir où inexorablement mon corps et mon cerveau continueront leur déclin ? Un présent fragile entre un passé que j'ai aimé et dont je ne veux entretenir la nostalgie et un avenir voué au vieillissement et à la mort ?

Je suis pourtant un privilégié. Je suis en santé, jouis d'une pension confortable, ai une petite famille chaleureuse et suis entouré d'amis, malgré le douloureux vide laissé par ceux qui sont morts. Je n'ai malheureusement pas (encore) de petits-enfants, mais ce n'est évidemment pas une raison de me plaindre. Pourtant me taraude la question : quel est le sens de ma vie aujourd'hui ?

La retraite

La grande fracture est la retraite. J'adorais ce que je faisais, l'enseignement, la recherche et l'écriture, et j'évitais le plus possible les réunions qui m'ennuyaient. Alors pourquoi me retirer ? Ce n'était pas, comme certains, pour me consacrer à des projets que je chérissais et que j'avais négligés, faute de temps : j'ai fait dans la vie ce que je désirais et voulais. Alors, pourquoi ? Je n'avais aucune raison économique de m'incruster : je pouvais partir avec une pleine pension. Je voulais laisser la place à des jeunes qui aspiraient faire une carrière universitaire. Par orgueil aussi : je voulais quitter, apprécié par la plupart de mes collègues et la majorité des étudiants, craignant que la prolongation de ma présence entraîne dans mon dos des commentaires désobligeants, du genre : « S'il peut partir, le vieux ! » Enfin, par esprit de cohérence : je me suis toujours battu pour la justice et la liberté et, par souci de sécurité, je refuserais la grande liberté accordée par un contrôle complet de mon agenda ? Non, j'ai levé les amarres et pris le large.

Les excellents cours de préparation à la retraite, offerts par le syndicat en collaboration avec l'administration, nous mettaient en garde contre l'isolement engendré par la disparition des « amitiés » liées au

travail et par la perte de valorisation procuré par celui-ci. Ce sont les étudiants qui me manquent le plus. J'aimais les connaître, cherchant à comprendre ce qu'ils pensaient et pourquoi. Je pouvais ensuite confronter mes idées aux leurs, en les provoquant, en aiguillonnant leur réflexion, créant ainsi une fragile passerelle entre ma génération, celle des enfants de la guerre, et la leur.

Une continuité

Depuis ma retraite, j'ai donné certains séminaires de maîtrise. Mais je n'y retrouve pas le plaisir d'antan. Jadis, se retrouvaient dans mes séminaires des étudiants qui avaient suivi mes cours au baccalauréat. Sachant comment je travaillais, ils devenaient le cœur du séminaire et l'animaient. Maintenant, coupé de l'institution et de ses étudiants, devenu un *has been* au plan professionnel, je n'arrive plus à créer une dynamique de débats démocratiques qui demande un temps que n'alloue pas la longueur normale d'une session.

Je participe à une revue, *À Bâbord!*, dans laquelle se retrouvent des anarchistes, des socialistes, des écologistes et des féministes de différentes générations. Étant le plus âgé, je me régénère de pouvoir discuter du passé, du présent et de l'avenir avec des contestataires de différents horizons et de divers vécus.

Je donne parfois et le plus souvent possible des conférences qui ne requièrent pas le souffle et l'énergie exigés par des cours ou des séminaires. La préparation est écourtée, la prestation, ponctuelle et le résultat, immédiat. Dès la fin de la conférence, vous savez si vous avez été poches, corrects ou éblouissants. J'adore.

Je continue de lire et d'écrire. Sans renoncer à l'écriture de livres qui exigent un engagement long et ordonné, je préfère des articles, que je distribue ici ou là.

Je ne vois pas pourquoi je devrais renoncer aux valeurs de ma jeunesse : liberté, égalité, solidarité et justice sociale, malgré un présent politique qui tend à

les nier. Pour les gens de gauche, l'époque est plutôt déprimante. La débâcle du communisme et l'asservissement de la social-démocratie au développement du capital brisent bien des rêves. L'expansion de celui-ci semble sans entraves, malgré ses crises cycliques, les inégalités croissantes et la destruction de nos habitats naturels. Au Québec, si on oublie le petit mais dynamique **Québec solidaire**, le rétrécissement des ambitions du Parti québécois et le bon-attentisme véhiculé généralement par les syndicats n'encouragent guère une relève militante radicale. Au Canada sévit un des gouvernements les plus réactionnaires de son histoire. Malgré et contre ce présent suffoquant, je refuse de m'accommoder cyniquement à l'irraisonnable et à l'injustifiable. La morosité du présent et le grand âge ne justifient aucunement l'enterrement de la révolte.

Remplir son agenda

À la retraite, le temps nous appartient.

Depuis le début de ma quarantaine, j'ai renoué avec un plaisir de l'enfance et de la jeunesse : le sport. Je ne pratique plus les mêmes activités qu'à mon adolescence et j'ai même laissé tomber certaines auxquelles je me consacrais à l'âge de la maturité. Mais, contrôlant mon agenda, j'y accorde plus de temps pour le plaisir qu'il me procure et pour me maintenir en forme. Vieux, nous sommes devenus des basous avec une mécanique rouillée et un moteur souvent poussif : il faut bien l'alimenter, bien l'entretenir, afin qu'il soit encore au service de nos besoins et de nos désirs.

Ma femme travaille et ma fille étudie : je suis devenu l'homme de la maison, prenant en charge les tâches ménagères. C'est agréable, surtout cuisiner, mais, comme l'ont vécu les femmes au foyer, ça devient ennuyeux, en nous renfermant loin de la vie sociale. Ce renfermement est renforcé par le travail intellectuel, qui isole nécessairement.

En quittant l'Université, je me suis créé un petit cercle de lecteurs gourmands. Sauf durant la période estivale, nous nous retrouvons une fois par mois chez l'un ou chez l'autre, partageant vin et bouffe ; le prétexte est les lectures que l'un ou l'autre a faites. Mais ce cercle est insuffisant pour assouvir mon besoin d'entrer en relation avec les autres.

Accepter et ne pas se résigner

Il faut accepter l'inévitable. Je ne suis plus jeune. Je suis de moins en moins désirable, même si les

personnes qui le sont à mon regard se multiplient. Malgré une imagination érotique qui demeure aussi vive, l'intensité du plaisir sexuel est chose du passé et ne peut être régénérée par des pilules. Je dois m'inspirer de Montaigne, et faire le deuil de cette intensité, en savourant ce que le présent m'offre encore : les plaisirs subtils du palais et les joies de la lecture.

Des philosophes anciens affirmaient, je ne sais pourquoi, que l'âge rendait sage. Je ne suis plus agité comme je l'étais dans ma tendre jeunesse, mais l'expérience ne m'a guère rendu plus sage. L'accumulation des années exacerbe, au contraire, mes défauts, dont l'impatience devenue boulimique.

Vieux, alors qu'on contrôle entièrement son agenda, on est souvent porté à se créer des contraintes, à s'enrober dans des habitudes. Certaines des cellules de notre cerveau sans doute s'assoupissant, un rien maintenant nous stresse et, par un besoin incontrôlé de sécurité, nous nous internons. Ainsi, lors de la fermeture de la salle de conditionnement physique que je fréquentais, les sexagénaires avaient de la difficulté à imaginer qu'ils devraient adopter un nouveau centre, alors qu'il en existait un à 10 minutes de marche du premier, tandis que les plus jeunes affrontaient plutôt allégrement l'inconvénient de ce changement. Je crois qu'il faut lutter contre cet auto-emprisonnement. L'avenir ne peut répéter le passé, mais demain peut être différent du présent. Il faut avoir le courage de risquer le présent dans ce qu'il peut générer d'ennuyeux, de répétitif et d'isolement pour pouvoir vivre nos désirs.

L'avenir est beaucoup plus court que le passé et est assombri par le vieillissement inévitable et la mort. Mais, vieux, nous avons toujours le choix, comme les plus jeunes, d'inscrire dans le présent nos besoins et nos désirs ou devenir un mort-vivant, de vivre ou de nous suicider. Le vieillissement et l'approche de la mort ne devraient pas empêcher de nous ouvrir aux autres, d'accueillir l'imprévu et de féconder le présent de nos projets, comme l'a si bien écrit Thierry Hentsch dans *La mer, la limite* : « Disparaître est pourtant notre destin à tous [...] et c'est d'avoir vécu qui compte [...] D'accepter aussi, du coup, d'être marqué par la présence de l'autre, d'être vulnérable, de renoncer à cette entreprise insensée : la lutte contre la mort. À s'acharner contre son échéance inéluctable, c'est la vie même que nous finissons par combattre.¹ »

¹ Montréal : Conjonctures/Héliotrope, 2006, p. 73.

Georges Lapassade à l'UQAM (hiver 1970)

Bilan de la dimension scientifique de la mission Lapassade

::: Denis Bertrand

Les pionniers de l'UQAM se rappelleront qu'à l'hiver 1970 le recteur Dorais, sur recommandation d'une de ses adjointes, Lise Bissonnette, avait invité un sociologue français d'obédience marxiste, Georges Lapassade, à venir faire un bilan de la première année de l'UQAM et des structures originales de participation de cette toute nouvelle université.

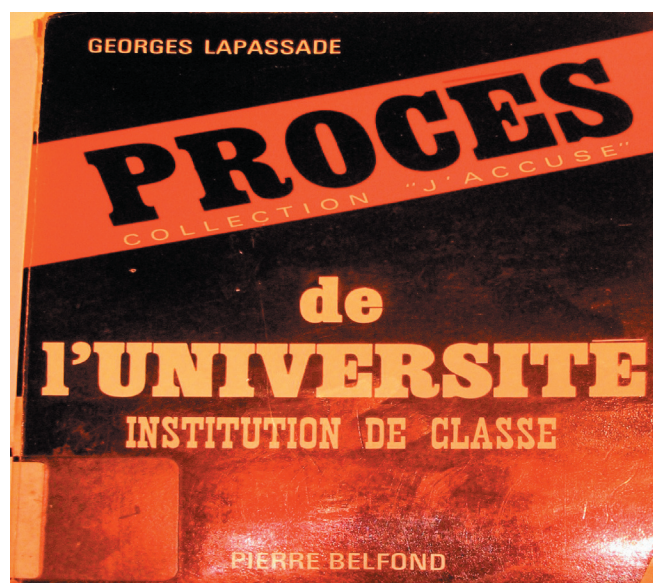
À ce moment particulièrement agité de l'histoire de l'UQAM, la présence du sociologue français avait non seulement divisé la communauté uqamienne, mais donné lieu aussi (le 4 mars 1970) à une intervention à l'Assemblée nationale du député libéral Pierre Laporte. Celui-ci avait demandé au premier ministre unioniste de l'époque, Jean-Jacques Bertrand, et au ministre de l'Éducation, Jean-Guy Cardinal, de commenter la présence à l'UQAM de ce sociologue français, qui venait de publier, quelques mois plus tôt, un ouvrage annonçant la mort de l'université. Intitulé *Procès de l'université, institution de classe*¹, l'ouvrage, peu lu au Québec, analyse la révolte étudiante de mai 1968 à Paris (fig. 1). Il procède aussi à une dure critique de la loi Faure, qui vise à réformer l'université française, mais sans mettre en cause une société fondée sur les classes sociales. Dans cet ouvrage, le sociologue s'attaque particulièrement aux trois fondements de la réforme de l'université française : les structures organisationnelles par paliers, qui permettent des initiatives à la base, mais toujours sous le contrôle des instances supérieures ; l'autonomie encadrée des nouvelles unités académiques ; les nouveaux mécanismes de participation, qu'il présente comme une fumisterie. Il y défend aussi la thèse que l'on ne peut changer l'université, issue du mode de production capitaliste, sans avoir d'abord transformé la société par une action révolutionnaire d'envergure.

Une citation du sociologue est reprise à l'Assemblée nationale et dans les journaux de l'époque : « Il faut détruire l'université et hâter son agonie ».

¹ Lapassade, Georges. *Procès de l'université, institution de classe*. Paris : Éditions Pierre Belfond, 1969. 159 p.

Lors de cet incident à l'Assemblée nationale du Québec, le premier ministre Jean-Jacques Bertrand, bien qu'il ait affirmé ne pas vouloir s'ingérer dans les affaires internes de l'UQAM, n'en exprime pas moins le souhait que cet incident serve de leçon aux dirigeants de cette jeune institution universitaire. Dans les jours qui suivent, le recteur Dorais n'a d'autre choix que d'expliquer la nature et les conditions de la mission du sociologue français à l'UQAM, de resserrer le mandat de son invité et d'exiger de sa part qu'il travaille à l'avenir selon les règles habituelles des sciences sociales.

Avant cet incident, la mission du sociologue n'allait nulle part : elle semblait même être condamnée à se terminer rapidement. L'imprudente intervention du premier ministre amène le syndicaliste Michel Chartrand à se porter à la défense de l'autonomie universitaire et à prendre contact avec le sociologue. En quelques jours, celui-ci voit sa mission relancée grâce au recrutement de quelques nouveaux disciples. De plus, pour éviter de perdre la face, le recteur Dorais accepte finalement la proposition de son invité d'organiser un colloque de trois jours pour permettre à tous les membres de la communauté de l'UQAM (les cadres, les professeurs, les employés de soutien



et les étudiants) de procéder à un bilan des premiers mois d'existence de la nouvelle université et d'analyser ses structures de participation. Ce colloque s'avère une occasion pour l'expert de mener à bien ses socioanalyses et de faire sortir de l'ombre la face cachée des phénomènes sociaux les plus significatifs de la mise en place de l'UQAM.

Malheureusement, parce que mal préparé et combattu de façon plus ou moins directe par l'Association des professeurs de l'UQAM (APUQ), ce colloque des 8, 9 et 10 avril 1970 n'attire qu'une très faible proportion des membres de l'UQAM. Ployant sous le poids de nombreuses propositions venant tant des ateliers des deux premiers jours que du comité organisateur de l'évènement, le colloque est finalement ajourné pour donner au comité quadripartite le temps de préparer un ensemble de nouvelles propositions. Lors de la rencontre qui suit, les participants estiment être trop peu nombreux pour être représentatifs de l'ensemble de l'UQAM. Ils décident du même coup de mettre fin à la rencontre et à l'opération *Bilan 1970*.

La veille de cette rencontre, le sociologue français a été relevé de son mandat par le recteur Dorais. Il se prépare à retourner en France pour y poursuivre sa carrière. Selon l'ex-recteur Dorais, les extravagances du sociologue auraient fini par lui mettre à dos ses propres disciples, lesquels l'auraient chassé. Pour sa part, il n'aurait que confirmé cette situation de fait. Il a tout de même affirmé à cette occasion que le sociologue n'était plus le bienvenu à l'UQAM. En somme, la mission Lapassade n'aura duré que trois mois et se sera terminée en queue de poisson.

Le départ du sociologue met fin à une opération controversée dont l'UQAM naissante aurait pu se passer. Toutefois, bien que la présence de Georges Lapassade ait été une malheureuse source de divisions et de tensions perturbatrices, il n'en demeure pas moins que cet épisode a le grand avantage de fournir à l'historien d'aujourd'hui une importante documentation sur l'UQAM de l'an 1 et de l'an 2, non seulement en ce qui a trait aux nombreux problèmes auxquels cette nouvelle université était alors confrontée, mais aussi en ce qui regarde la nature et les limites du caractère novateur de la nouvelle université. J'ai probablement fait partie, à l'époque, des pionniers qui ont boycotté le colloque *Bilan 1970*. Chose certaine, je me suis réjoui avec mes collègues du départ du sociologue français. Et comme eux, je me suis peu soucié de ce qu'il avait retenu et publié au sujet de son aventure à l'UQAM.

Quarante ans plus tard, dans le cadre d'un deuxième ouvrage en chantier sur les débuts de l'UQAM, il m'est apparu intéressant de savoir ce que le sociologue avait écrit à la suite de sa mission à l'UQAM. Une telle information, ai-je estimé, serait aussi susceptible d'intéresser tous ceux qui, comme moi, ont vécu ces événements et ne se sont jamais donné la peine, par la suite, de consulter les écrits de Georges Lapassade relatifs à son passage à l'UQAM et de prendre connaissance des conclusions que celui-ci a tirées de sa recherche-action menée à l'UQAM au cours de l'hiver 1970.

Deux ouvrages fort différents, comme les deux facettes de la personnalité controversée du sociologue

Un premier témoignage, de type plutôt objectif, est paru en tant que 7^e chapitre d'un ouvrage publié en 1971 sous le titre *L'Analyseur et l'analyste*.² Ce chapitre s'intitule tout simplement : Un bilan institutionnel. Un deuxième ouvrage, entièrement consacré à la défense de la mission de Georges Lapassade à l'UQAM, est publié la même année sous le titre *L'arpenteur*.³ Ces deux ouvrages permettent au sociologue de prendre en partie sa revanche sur les événements qui l'ont obligé à quitter l'UQAM dans un contexte d'échec et de frustration.

Un bilan institutionnel

Dans ce premier ouvrage, au style descriptif, dépouillé et, à première vue, non polémique, le sociologue trace en une trentaine de pages, avec d'ailleurs une certaine habileté, un portrait intéressant du Québec de l'époque, de la réforme du système éducatif québécois dans la lignée du rapport Parent, de la création de l'Université du Québec et de l'UQAM ainsi que de son séjour de 12 semaines à l'UQAM. Il distingue alors deux étapes différentes et complémentaires de son passage à l'UQAM : 1) une courte étape où, seul et isolé, il explore son futur terrain d'analyse ; 2) l'étape cruciale de l'opération *Bilan 1970*, qui lui fournit enfin la matière première nécessaire à l'analyse institutionnelle, à la compréhension des phénomènes sociaux au sein de l'UQAM naissante et à la formulation d'une série de mesures organisationnelles susceptibles de répartir de façon différente le pouvoir au sein de l'UQAM, au profit principalement des étudiants et des employés de soutien.

² Lapassade, Georges. *Un bilan institutionnel, l'analyseur et l'analyste*. Paris : Gauthier-Villars, éditeur, 1971, p. 107-124.

³ Lapassade, Georges. *L'arpenteur*. Paris : Épi, éditeurs, 1971. 143 p.

Il y décrit l'université québécoise traditionnelle, organisée en facultés et fonctionnant selon la dynamique des « enseignants » et des « enseignés », des « savants » et des « ignorants ». Il présente aussi cette université comme étant fondamentalement cléricale, autocratique et élitiste. Reconnaisant, d'une certaine façon, le caractère novateur de l'UQAM, le sociologue décrit ainsi cette institution réformée : 1) une université nouvelle, cogérée par les professeurs et les étudiants au sein de chaque programme ; 2) une université plus ouverte sur les besoins de la société que les universités privées, plus accessible, et permettant aussi une certaine forme de participation, même au niveau institutionnel ; 3) une université, enfin, sans doute plus démocratique que les universités privées traditionnelles, mais tout de même fondamentalement réformiste et non-révolutionnaire, c'est-à-dire toujours au service des classes dirigeantes et du système économique-social en place.

Dans cet ouvrage, dans un style qui l'empêche d'identifier formellement celles-ci et de le classer les unes par rapport aux autres, Georges Lapassade décrit au passage quelques caractéristiques fondamentales de l'UQAM naissante. Nous en avons retenu plus d'une vingtaine :

- 1) le manque d'unité de la nouvelle institution ;
- 2) la coexistence des groupes de travailleurs (professeurs et employés de soutien) issus des maisons dites « préalables » (le Collège Sainte-Marie, l'École des Beaux-arts et les trois écoles normales Jacques-Cartier, Ville-Marie et de l'Enseignement technique) ;
- 3) l'ambiguïté du statut de l'UQAM, en tant qu'université autonome d'une part, mais aussi en tant que constituante de l'Université du Québec, d'autre part ;
- 4) le conservatisme des cadres et des professeurs appelés à diriger la nouvelle université ;
- 5) les inquiétudes des professeurs face à leur avenir et à leur possibilité non seulement d'œuvrer aux 2^e et 3^e cycles mais aussi de développer une recherche importante dans le domaine de leur spécialisation ;
- 6) l'appréhension aussi, de ces mêmes professeurs, de se retrouver dans une université « à rabais », « de niveau inférieur » ;
- 7) la présence au sein de l'UQAM d'un syndicat de professeurs, plus ou moins réformiste ;
- 8) le refus de l'Association des professeurs de l'UQAM (l'APUQ) de déléguer des représentants au colloque *Bilan 1970* ;
- 9) la priorité accordée par les professeurs à l'enseignement magistral ;
- 10) l'existence de la double structure module/département ;
- 11) la faiblesse du désir de participer, tant chez les professeurs que chez les étudiants ;
- 12) la volonté des porte-parole étudiants de centrer leur intervention sur la structure modulaire, d'y accroître le pouvoir des étudiants et d'obtenir aussi, pour chaque module, un budget de fonctionnement ;
- 13) le refus réitéré des étudiants de participer aux instances de niveau institutionnel ;
- 14) la marginalisation des étudiants à temps partiel, qui suivent leurs cours le soir et les fins de semaine, alors que la plupart des services universitaires sont fermés ;
- 15) l'importante présence étudiante dans les conseils de module ;
- 16) un taux important d'abandon de cours parmi les étudiants ;
- 17) l'abandon aussi, par de nombreux étudiants, de leur programme de formation ;
- 18) le maintien à l'UQAM des frais de scolarité au même niveau que dans les universités privées traditionnelles ;
- 19) le désir de certains leaders des employés de soutien de profiter de ce colloque pour jeter les bases visant à la création d'un syndicat ;
- 20) l'échec inévitable du colloque *Bilan 1970* ;
- 21) la prolifération de recommandations plus ou moins compatibles, issues des ateliers et du comité organisateur de l'évènement ;
- 22) la tendance des cadres et des professeurs à considérer les problèmes auxquels l'UQAM est confrontée comme de simples incidents de parcours appelés à se résorber avec le temps.⁴

⁴ Georges Lapassade croit, pour sa part, que ceux-ci sont structurels.

Georges Lapassade identifie aussi deux futurs problèmes auxquels l'UQAM serait inévitablement confrontée à moyen terme :

- le développement difficile des programmes de 2^e cycle ;
- le désir des professeurs d'acquiescer rapidement la permanence, alors que 20 % seulement du corps professoral de l'UQAM détient un doctorat, diplôme habituellement considéré dans le milieu comme un préalable à toute carrière universitaire.

Dans ce premier ouvrage, le sociologue se porte à la défense de l'opération *Bilan 70*. Il la présente comme un événement historique important lui ayant fourni la matière première nécessaire à la réalisation de sa mission et lui ayant permis d'appréhender les phénomènes sociaux originaux au cœur de la nouvelle UQAM. C'est aussi grâce à elle, soutient-il, qu'il a pu proposer une série de mesures susceptible non seulement de corriger l'orientation première, mais aussi de faire de l'UQAM une institution universitaire gérée de façon plus démocratique et davantage consacrée au service de l'ensemble de la population. C'est la dimension réformatrice du sociologue.

Faisant montre de réalisme, Georges Lapassade reconnaît au passage que le colloque des 8, 9 et 10 avril 1970 s'est éloigné du modèle d'inventaire prévu au départ, pour mettre de l'avant des recommandations radicales qui, si elles avaient été retenues, auraient eu comme conséquence de transformer l'UQAM en profondeur. Il conclut d'ailleurs, sans se donner la peine d'en faire la démonstration, que les membres de l'UQAM souhaitent la gestion de leur université sur les bases d'une assemblée générale quadripartite, non plus régie par une démocratie de délégation, mais gérée comme une démocratie directe, où chaque individu a droit à un vote. C'est l'apport révolutionnaire du sociologue.

Cette conclusion constitue, à mon sens, la partie la plus faible de cet intéressant chapitre. Elle ne fait que reprendre ce que Georges Lapassade avait déjà proposé au recteur avant de quitter l'UQAM, dans un document qu'il avait pompeusement appelé le Document n° 2. Le problème, c'est que cette conclusion n'est alors basée sur aucune donnée et aucun raisonnement serré. Je dirais même que les faits rapportés par Georges Lapassade lui-même contredisent une telle affirmation. En effet, d'une part, les étudiants ne

jugent pas pertinent de s'impliquer au niveau institutionnel, alors que les cadres et les professeurs restent fidèles à la démocratie de délégation. D'autre part, le recteur a demandé en de nombreuses occasions à Georges Lapassade et au comité quadripartite de travailler dans le cadre des structures en place à l'UQAM. Enfin, le syndicat des professeurs revendique toujours le droit de représenter tous les professeurs, tant en matière de relations de travail que d'affaires académiques. Je ne vois donc pas, pour ma part, sur quoi le sociologue fonde son assertion à savoir qu'il existe à l'UQAM un consensus en faveur de la mise en place d'un système de démocratie directe.⁵ Au contraire, « l'affaire Lapassade » illustre le désir de la plus grande partie de la communauté uqamienne de rejeter toute aventure remettant en question les structures de participation par paliers, fondées sur la délégation de pouvoir, telles que conçues par l'équipe Recherche et Développement du MEQ.

L'Arpenteur

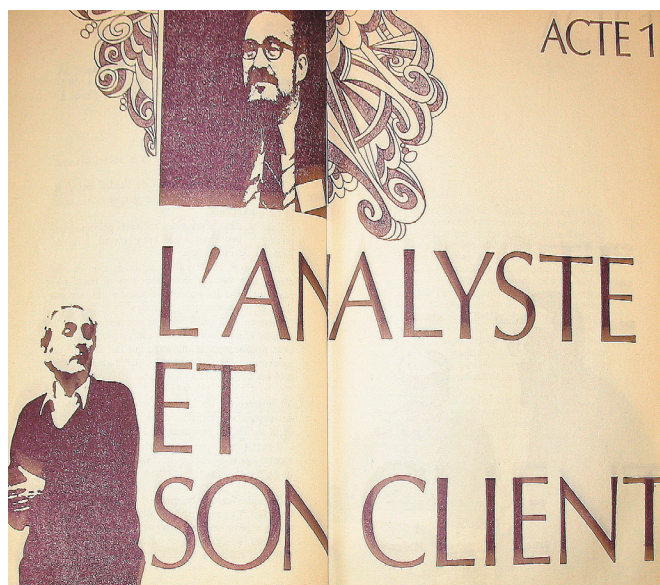
Publié en 1971, ce deuxième ouvrage est entièrement consacré à présenter et à défendre la mission de socioanalyse du sociologue français à l'UQAM au cours de la session d'hiver 1970. Cet ouvrage en est un de justification et de combat. C'est aussi un ouvrage aux structures originales et aux présentations inhabituelles. L'auteur présente en effet son expérience à l'UQAM comme une pièce de théâtre en cinq actes. Le recteur est son client, qui fait appel à ses services d'analyste spécialisé dans l'étude des universités. L'acte 1 rappelle l'invitation du recteur, l'arrivée à Montréal de l'expert, l'ignorance de celui-ci du pays et de l'université qu'il vient analyser. Il s'y retrouve donc isolé, suspect et anxieux. L'acte 2 cible le travail accompli au *Nouvel analyseur*, une sorte de publication « underground » issue d'un processus de créativité collective et recourant, entre autres, à la technique du collage pour illustrer quelques phénomènes, au nom de l'adage voulant qu'une image vaut mille mots. Il s'ensuit un conflit quasi inévitable entre les éditeurs de ce bulletin et le conseil d'administration de l'UQAM. Le recteur décide de ne plus permettre l'utilisation des fonds de la mission pour publier un tel bulletin. Par conséquent, celui-ci disparaît.⁶ L'acte 3, présente la crise politique et l'intervention du premier ministre,

⁵ Un tel système a existé l'hiver 1969, avant la mise en place des structures organisationnelles de l'UQAM et la désignation d'un recteur.

⁶ Ce travail tant louangé par Georges Lapassade produit malheureusement un bulletin de piètre qualité, mal rédigé et bourré de fautes.

qui oblige le recteur à s'expliquer et qui permet au sociologue de sortir de son isolement. L'acte 4 décrit l'opération *Bilan 1970*, à laquelle sont conviés tous les membres de l'UQAM. Enfin, le cinquième et dernier acte relate la fin de l'intervention du sociologue, le caractère loufoque de la fin de son mandat et les réflexions de l'analyste sur son expérience en recherche-intervention à l'UQAM.

L'ouvrage présente aussi une série d'illustrations probablement tirées de photos et de la technique de collage développée par *Le nouvel analyste*. On y retrouve, entre autres, de nombreuses représentations de Georges Lapassade, mais aussi du recteur Dorais, du président de l'Université du Québec, Alphonse Riverin, du premier ministre Jean-Jacques Bertrand, et de nombreux disciples du maître. La figure 2, tirée des pages 10 et 11 de *L'Arpenteur*, fournit un exemple de cette technique.



Aussi tranché et imbu de lui-même lors de sa mission de trois mois, le sociologue controversé se présente dans cet ouvrage comme un intervenant inquiet, angoissé, sachant mal ce qu'il est venu faire à l'UQAM, redoutant l'échec et ses inévitables conséquences sur sa carrière d'universitaire français. D'ailleurs, dès le début de cet ouvrage, il présente d'emblée sa mission à l'UQAM comme la résultante d'un malentendu, disant ne pas comprendre pourquoi l'UQAM a pu faire appel à ses services pour évaluer ses toutes nouvelles structures de participation, alors qu'il a déjà proclamé la

mort de l'Université et qu'il a nié toute possibilité de participation au sein d'une institution universitaire fondamentalement dédiée aux intérêts des classes dirigeantes.

Toutefois, s'il insiste tant sur la difficulté de sa mission, c'est finalement pour mieux faire ressortir la pertinence de sa méthode de socioanalyse et pour mieux mettre en relief le succès de sa mission sur le plan scientifique. Le colloque *Bilan 1970* s'avère, selon lui, un événement significatif qui a permis de mettre en relief plusieurs caractéristiques fondamentales de la nouvelle UQAM.

Plus ou moins bien rédigé, cet ouvrage se compose de trois types de chapitres :

- ceux qui présentent et justifient la méthode d'analyse du sociologue ;
- ceux qui décrivent certains événements clefs qui ont permis de faire ressortir certains phénomènes sociaux au sein de l'UQAM naissante ;
- ceux qui évaluent les résultats obtenus et qui permettent au sociologue de faire sa propre apologie.

Dans cet ouvrage, Georges Lapassade consacre plusieurs pages à rappeler les événements qui ont mené à la décision stratégique d'organiser l'opération *Bilan 1970* :

- ses nombreuses représentations auprès du recteur ;
- la mise en place d'un comité quadripartite responsable de l'organisation du colloque *Bilan 1970* ;
- le boycott de l'évènement par l'Association des professeurs de l'UQAM ;
- la décision d'étudiants et d'employés de soutien membres du comité organisateur de donner un caractère décisionnel à l'évènement, qui est pourtant de plus en plus contesté ;
- la mobilisation des employés de soutien à même leur temps de travail ;
- la libération de ces mêmes employés de soutien pour participer au colloque de trois jours ;
- la décision tardive de la Commission des étudiants de l'UQAM, à la veille du congrès, d'annuler les cours des 8, 9 et 10 avril, malgré l'opposition de l'APUQ, pour permettre aux professeurs et aux étudiants de participer à cet évènement ;

- la seule implication massive des professeurs des secteurs des arts et des sciences de l'éducation à l'évènement, alors que les quatre autres secteurs sont à peine représentés;
- l'organisation matérielle déficiente de l'évènement;
- les lacunes du système d'information mis en place;
- l'inadéquation des services de secrétariat, appelés à constituer normalement la colonne vertébrale de tout colloque de plusieurs jours;
- etc...

Le sociologue décrit ainsi à grands traits les trois jours du colloque *Bilan 1970*, reconnaissant tout à la fois que le colloque a été mal préparé, mais qu'il existe aussi un manque d'unité intrinsèque de l'institution, attribuable, entre autres, aux lacunes de la gestion opérationnelle de la toute nouvelle université :

- Le premier jour, le 8 avril, les étudiants se réunissent au sein de leur module et les professeurs en assemblée départementale, tandis que les cadres se regroupent déjà dans un seul atelier et que les employés de soutien se rassemblent au niveau de chacun des pavillons où ils travaillent. Peu de départements cependant ont participé au programme de cette première journée.
- Le deuxième jour, les cadres et les employés de soutien se retrouvent dans un même atelier, alors que les employés de soutien n'ont pas eu la possibilité de se réunir pour faire la synthèse de leurs diagnostics et de leurs recommandations. Pour leur part, les professeurs et les étudiants sont supposés se réunir par secteurs. Toutefois, seuls les professeurs et les étudiants des secteurs des Arts et des Sciences de l'éducation s'exécutent, dans une opération visant à comparer leurs positions respectives et à identifier leurs revendications communes. Les étudiants des quatre autres secteurs se retrouvent sans professeurs, ou avec un très petit nombre d'entre eux, peu représentatifs du corps professoral. Cette situation dénature grandement de telles rencontres. D'ailleurs, en l'absence des professeurs de quatre des six secteurs, un colloque de ce type ne peut être qu'un échec.
- Enfin, tout le monde doit se retrouver ensemble la troisième journée. Il ne restera plus cependant que 500 participants le matin du 10 avril et quelques dizaines en après-midi. Les rapports des ateliers ne

sont pas encore prêts et les participants sont appelés à se prononcer sur plusieurs sujets (dont une proposition en faveur de la création d'un syndicat des employés de soutien), dans un climat d'anarchie, à partir de propositions venues des ateliers de la veille ou de propositions trop rapidement préparées la veille par le comité quadripartite. Plusieurs intervenants se sentent manipulés. L'assemblée se termine dans la confusion. Elle est d'ailleurs ajournée pour permettre aux organisateurs du colloque de préparer un document synthèse et des recommandations. Cette réunion se poursuivra le 17 avril.

Dans ce deuxième ouvrage, sans en faire une liste exhaustive et en négligeant de les articuler les uns aux autres, Georges Lapassade cerne plusieurs phénomènes importants :

- la laïcisation du système éducatif du Québec;
- la relativité du caractère novateur de la toute nouvelle université;
- l'alliance naturelle des cadres et des professeurs;
- les objectifs fondamentalement différents des divers groupes constitutifs de l'UQAM : les cadres, les professeurs, les étudiants et les employés de soutien;
- le rôle prioritaire de l'État et des fonctionnaires dans la création de l'UQ et de ses constituantes;
- la participation des employés de soutien, facilitée par la libération de leurs tâches normales et le désir de certains de leurs leaders de se donner un syndicat;
- le contrôle institutionnalisé des plaintes des étudiants concernant leur programme et la qualité de l'enseignement reçu;
- l'échec de la participation;
- la préparation par l'UQAM d'une toute nouvelle élite du savoir au profit de la société capitaliste et marchande;
- l'inévitable intégration sociale des élites formées à l'université.

Après avoir reconnu, dans son introduction, ne pas vouloir pousser à l'extrême la logique révolutionnaire qui le mènerait en prison, Georges Lapassade explique aussi pourquoi la révolution souhaitée ne peut se

(suite à la page 2)

Trois jours à Paris

::: Jean-Guy Sabourin

Air France met un peu plus de six heures à rejoindre Montréal à Paris. Jacques Cartier, lui, était heureux de ne mettre que trois semaines pour réaliser le même exploit.

Dès l'arrivée à Paris, nous emménageons dans un studio (de 11 m carrés). C'est petit pour un Québécois, habitué aux grands espaces. Mais, notre pouvoir d'adaptation est illimité. Puis, la banque, la carte bleue, et nous voilà « en affaires ».

Conversation avec notre voisine de palier (environ 25 ans). Elle cherche un appart de 35 mc (prix minimum : 400 000 \$) « mais ma famille va m'aider », dit-elle ; pourtant elle a l'air si ordinaire. À la prochaine rencontre, je vais lui suggérer un château en banlieue de Montréal, pour ce prix.

Première journée

C'est la journée du pèlerinage à l'église Saint-Sulpice. D'abord, la Place Saint-Sulpice, où règnent Yves Saint-Laurent, Christian Lacroix (en faillite) et Serge Bianca, ces rois de la Haute Couture Rive Gauche. De longues asperges entrent et sortent des boutiques sans prendre garde de nous voir, mais en insistant pour qu'on les regarde. L'une d'elles s'arrête au milieu du trottoir et tourne la tête de tous côtés comme un flamand rose parmi les pigeons qui roucoulent.

Mesdames, le noir est à l'honneur. Le noir sous toutes ses nuances. Le maquillage ne doit plus être naturel mais accentué et foncé. Messieurs, les chemises sont en vente, sur mesure à 180 \$. Quoi ? Vous portez encore du prêt-à-porter ? Quelle honte !



Montaigne pensif et penseur devant la Sorbonne de monsieur Sorbon

Devant l'église Saint-Sulpice, Bossuet, Fénelon, Flechier et Massillon, dignes émules de Sulpice, le fondateur, trônent sur la fontaine d'où jaillit avec fracas un torrent d'eau. L'église est une copie du Gesù, rue Bleury, ou l'inverse. Copie avec beaucoup de nuances, dont les colonnes qui sont de style corinthien, alors qu'à Montréal, elles sont peintes en trompe-l'œil.

Le pas s'est accéléré vers la gauche du chœur, là où Vinci nous a confié le secret de la « fameuse Pierre », qui cache le Graal. Nous y voilà. Sur le mur, « vous trouverez ici, une base météorologique du XVI^e siècle composée d'un obélisque et d'un trait sur le pavé qui détermine l'heure du jour et en conséquence la rotation de la terre. Une grande découverte de l'époque ». Et rien sur « la Pierre ». Se pourrait-il que ce soit pure invention romanesque ?

Les amateurs d'églises pourront dans un petit triangle, Rive Gauche, passer de l'église Saint-Germain-des-Prés (X^e siècle) à Notre-Dame (XII^e) et terminer avec Saint-Sulpice (XV^e siècle). L'architecture au service de la foi, mais aussi de la physique.

Il y a longtemps que je n'étais pas entré dans une église. Me revient à la mémoire le côté vieillot, sombre, poussiéreux mais sans poussière, avec un chœur immense que personne maintenant n'habite. Les confessionnaux... j'esquissai d'entrer dans l'un d'eux. Surprise, il y avait déjà quelqu'un d'assoupi. Bonne place pour faire la sieste. Une chapelle ex-voto peinte par Delacroix : un homme costaud se bat avec Saint Michel. La main du Maître est évidente.

Visite touchante, mais qui ne produit pas l'effet qui a ébranlé Paul Claudel à 17 ans à Notre-Dame. Je ne dois plus avoir l'âge.

Avons traversé vers la rue du Vieux-Colombier où Jacques Copeau a révolutionné le théâtre vers 1900. Aujourd'hui, tout est moderne et le théâtre est devenu la propriété de la Comédie Française. Mais le souvenir demeure, du moins pour moi : il fut mon premier gourou.

Maintenant d'un pas alerte, rue de Rennes à la FNAC. Quelques 68tards ont d'abord fait la contestation ; puis ils se sont lancés dans la librairie. Aujourd'hui, ils sont tous millionnaires et contrôlent le marché.

Dans cette grande surface, on trouve une multitude de films français et étrangers. Je tire du rayon les œuvres de Chaplin. J'ai déjà l'œuvre complète en deux exemplaires. Mais il me semble qu'un nouvel achat rendrait l'œuvre nouvelle et différente. Enfin,

résigné je remets le coffret sur le rayon. Mais ma main glisse vers Bergman. Là ! ça suffit ! J'ai déjà tous ses films.

Je me suis adressé à une vendeuse : « Avez-vous Ru de Kim Thui. Le dernier Prix du Gouverneur Général ? »

« Le Gouverneur Général de quoi ? »

« Du Canada. »

« Vous êtes Canadien ? Nous avons Laberge, Tremblay, Laferrière. »

« Je les ai déjà. »

Deuxième journée

Le soleil était au rendez-vous. Nous sommes allés à la rencontre de Madame la République. C'est l'idée de l'année, à voir la foule qui se pressait en rangs serrés. Tourne et pis tourne autour, la force excentrique aidant, nous avons enfilé la rue du Temple. Mais sans crier gare il s'est mis à pleuvoir des cordes. Le temps d'un café dans un Café où le personnel est déguisé avec des peaux de léopard ; même si ces dames ont de loin passé l'âge de jouer à Jane. Avec, en prime, des photos de Marilyn Monroe partout, y compris dans les toilettes. La kétainerie à son meilleur, comme partout. Mais le café était bon.

Quinze minutes plus tard, nous étions rue Rambuteau en face du Centre Pompidou. Là n'était pas l'objectif, mais en face, chez Leroy-Merlin, une vaste quincaillerie sur quatre étages. Je vous conseille la galerie de la plomberie, section lavabos et douches. Il y a des pièces d'art qui auraient séduit Duchamp. Il y a aussi la section escaliers. Certains sont si souples qu'on se croirait sur une passerelle de lianes.

Avons poursuivi pendant une heure jusqu'à la station de métro Château d'eau. Surprise ! Nous sommes tombés dans un village de la Côte d'Ivoire. Boutiques africaines de toutes sortes avec des flâneurs partout. Probablement un chef de tribu venu s'installer avec sa famille. Celui qui a exigé trois appartements subventionnés sur le même palier pour ses trois femmes et ses seize enfants. Cinq rues plus loin, quel contraste, il n'y a que des Blancs. Paris se présente comme des villages juxtaposés.

Avant de rentrer à la « maison », détour au Monoprix (sorte de Provigo). À la caisse, carte bleue seulement. On s'exécute. Mais puce par-ci, puce par-là, les puces et les punaises devront très bientôt se défendre contre le vol d'identité. Elles sont comme le pauvre Cyrano de Bergerac, qui s'est fait voler son identité par Rostand et est devenu une pièce de théâtre. Voilà un hors d'œuvre culturel bien tartiné.

Premier souper (ou plutôt dîner) : potage aux tomates, boudin noir, salade de carottes et de riz, radis (déjeuner français, les meilleurs), yogourt. Il n'y a là rien de bien particulier, mais c'est un grand plaisir.

Troisième journée

Nous avons oublié que les boutiques étaient fermées le dimanche. Changement de programme : visite de Montmartre.

D'abord ballade dans les rues aux alentours de la Butte. On y a trouvé de tout. Tiens, dans les rues de la Goutte d'or, les Sénégalais ont installé des marchés de rue par terre, où les femmes offrent des légumes du pays.

Quelques rues plus loin, sur le boulevard Clichy, on flâne entre hommes. C'est jour de congé. La plupart sont des arabes, seuls à Paris. Leur famille, restée au pays, attendra une part importante de leur maigre salaire.

Après avoir monté les plus que cent marches de la Butte, on s'est retrouvé dans un magnifique jardin, derrière le Sacré-Cœur, avec une vue imprenable et inconnue des touristes. Repos.

Puis, attaque de la Place du Tertre. Du monde. Du monde. La foule envahit toutes les rues, les terrasses et les boutiques. On y parle toutes les langues. On y trouve les bricoles, les t-shirts et autres bibelots les moins chers de Paris.

Devant la basilique du Sacré-Coeur, dans le grand escalier, la foule s'assoit et contemple les toîts de Paris. La vue est exceptionnelle. Ici, ce sont des Bangladeshis qui offrent boissons froides et tours Eiffel miniatures sur des cartons. Qu'il faut de courage pour survivre. Aucun d'eux ne quête : ils travaillent.

Chaque fois que je me retrouve sur la Butte Montmartre, je ne peux oublier « les Communards de Montmartre » de 1870 qui voulaient créer une ville autonome. Thiers les a fait fusiller par milliers. L'année suivante, l'Assemblée nationale a exproprié toute la Butte pour y faire construire une basilique énorme et rayer de la carte toutes traces de la Commune. C'est réussi. C'est le deuxième site le plus visité de France (après Saint-Michel). Mais, il reste « Quand nous chanterons le temps des cerises » chanté par Montand.

Quatrième journée

Sillonner Paris pose plein de problèmes inconnus des guides Michelin et Routard. Voici celui d'hier.

Nous avons décidé d'aller chercher des billets de théâtre à la Comédie-Française. Nous habitons tou-

jours rue Saint-Sulpice et la Comédie-Française est en face du Louvre, Place Colette. Google Maps nous indiquait l'itinéraire et la durée du trajet à pied : 18 minutes. Parfait.

Départ d'un bon pas, donc. Puis, petit arrêt Place Odéon pour prendre une photo et jeter un coup d'œil. C'est joli ; il y avait trois cinémas et 12 films en primeur et il fallait en retenir quelques-uns. Achat du Pariscope au kiosque de la Place. Nous voilà sur le boulevard Saint-Germain en route vers le boulevard Saint-Michel. Tiens le Musée Cluny sur le Moyen-Âge, une visite rapide de la boutique et renseignement sur les prix des tapisseries (copies) de La Dame à la Licorne. Que quelques minutes...

Le boulevard Saint-Michel tombe dans la Seine. Un petit arrêt d'un côté et de l'autre de l'Île de la Cité, le temps de jeter un coup d'œil, à la recherche de Maigret, qui rôde toujours autour de la Place Dauphine et du Quai des Orfèvres.

Quant à marcher, prenons le bord de la Seine jusqu'à la Samaritaine (qui vient de rouvrir ses portes). Puis, la rue Saint-Honoré et un coup d'œil sur les nombreux menus des restaurants pour le plaisir de saliver.

Nous voilà arrivés. Intimidés d'entrer dans ce magnifique hall très, très beau, qui vaut le détour. Billets achetés au prix de Montréal pour voir les meilleurs acteurs français du monde.

La faim nous tenaillait. On a jeté un coup d'œil sur notre montre : il a fallu deux heures 15 pour faire les 18 minutes de la route officielle prévue. Et pourtant, on n'a fait que se presser tout le temps. Google Maps n'est pas curieux : c'est pourtant une qualité essentielle pour déterminer la durée d'un itinéraire.



Il manque une statue au Louvre. La voici...

Les retraités contribuent à la relève

::: Philippe Barbaud

Ai-je besoin de vous rappeler que la Fondation de l'UQAM lançait, le 27 septembre dernier, sa campagne annuelle de financement 2010-2011 sous le thème *L'UQAM se mobilise pour la relève!*? Axée prioritairement sur l'aide aux études de cycles supérieurs, cette campagne vise à lever des fonds de 6 millions de dollars qui serviront à bonifier l'offre de bourses aux étudiants et à financer des projets d'enseignement, de recherche et de création. Le thème choisi cette année rappelle que notre Université a toujours pris une position claire et engagée en faveur de l'accessibilité aux études supérieures.

L'APR-UQAM emboîte le pas : les retraités contribuent à la relève

L'Association des professeures et des professeurs retraités de l'UQAM a décidé d'emboîter le pas. Elle vous invite à donner généreusement et spécifiquement au fonds de votre association, le Fonds APR-UQAM. Ce fonds de bourses d'excellence pour les étudiants, créé en 1995, soit cinq ans après la constitution de notre association, a recueilli à ce jour, de la part de quelque 80 donateurs cotisant annuellement, des contributions de l'ordre de 40 975 \$.

Grâce à la générosité de ces retraités, les étudiants se sont partagé, jusqu'à maintenant, 19 bourses d'une valeur totale de 35 000 \$.

Notre fonds permet à la Fondation de l'UQAM de décerner des bourses à des étudiants de premier cycle s'étant illustrés, tant par l'excellence de leurs résultats académiques que par leur participation à la vie universitaire.

Depuis qu'il existe, le fonds a offert chaque année deux bourses de 1 500 \$.

Exceptionnellement cette année, pour souligner l'anniversaire de notre Association et pour nous « mobiliser pour la relève », trois bourses APR-UQAM ont été remises à des étudiantes de la Faculté des sciences humaines, soit 2 000 \$ à **Élise Chaperon**, étudiante au baccalauréat en psychologie, 3 500 \$ à **Amélie Bouchard**, étudiante à la maîtrise en travail

social et 4 500 \$ à **Audrey Laurin-Lamothe**, étudiante au doctorat en sociologie.

Outre la manière personnelle et directe de donner au Fonds APR-UQAM, il existe aussi, pour certains professeurs, la possibilité d'y transférer les fonds inutilisés de leur compte C, plutôt que de retourner ces sommes aux fonds consolidés de leur département ou de l'UQAM, voire de les laisser dormir. Je remercie les donateurs actuels et passés pour leur contribution au succès des étudiants et à l'essor de l'UQAM. Leur générosité intergénérationnelle est un exemple pour nous.

Je suis convaincu qu'il existe dans nos rangs plusieurs autres donateurs en puissance qui n'avaient pas encore eu le temps ou la possibilité d'évaluer l'impact positif de ce Fonds de bourses d'excellence sur la formation et la réussite de la relève, et qui se joindront prochainement à leurs généreux collègues pour la suite du monde.

Pour la suite du monde

Comme l'indique le sigle de notre association, APR-UQAM, de même que le titre de notre bulletin d'information, *Pour la suite du monde*, nous, les retraités, sommes intéressés par la vie après l'UQAM. Or, si cette nouvelle vie nous conduit vers de multiples activités *extra muros* — repos, loisirs, vacances, famille, voyages et engagements divers — elle nous ramène également très souvent à... l'UQAM, pour des raisons variées — rencontres, fêtes, retrouvailles — et aussi pour la poursuite de nos recherches, pour du mentorat ou une présence-conseil *intra muros*.

Après toutes nos années d'enseignement et d'implication au sein d'une université aussi fortement tournée vers les étudiants, la communauté et le monde, notre sentiment d'appartenance à l'UQAM demeure, c'est prouvé, toujours bien vivant. Même à la retraite, nous gardons un lien très fort avec cette institution que nous avons bâtie, jour après jour, de nos rêves, de nos connaissances, de notre imagination et de nos efforts collectifs, depuis ses tout débuts, somme toute assez récents.

C'est toujours avec beaucoup d'intérêt et de fierté que nous suivons les activités de notre département, de notre faculté, que nous restons attentifs aux nouvelles de l'UQAM, et que nous apprenons les succès de nos ex-étudiants. Connaissant donc votre attachement à votre Université et le plaisir que vous avez eu à enseigner et à guider ces jeunes qui sont devenus les forces vives de notre société, je viens solliciter votre générosité et vous demander de donner avec tout votre cœur au Fonds de bourses de l'APR-UQAM, que vous en soyez membres actifs ou pas.

Vous pourrez ainsi, comme vous le faisiez pendant vos années à l'UQAM, continuer d'apporter votre soutien à des étudiants qui réussissent et qui s'impliquent déjà dans leur milieu.

Selon de nombreux témoignages des jeunes eux-mêmes, ces marques de reconnaissance viennent raviver leur fierté et leur ardeur à continuer. Donner

une bourse, c'est un petit geste qui fait une énorme différence dans le succès de plusieurs filles et de plusieurs gars qui ont, le cas échéant, besoin d'un coup de pouce, d'une tape dans le dos, parce qu'elles et ils se donnent de tout cœur à leurs études tout en donnant beaucoup d'eux-mêmes à ceux qui les entourent.

C'est avec confiance que je nourris l'espoir que plusieurs d'entre vous, profitant de la campagne annuelle en cours, s'ajouteront aux 80 donateurs du Fonds APR-UQAM. C'est à notre tour de « donner au suivant », pour que d'autres aient ainsi la chance de réaliser leurs rêves. Ensemble, nous consoliderons une mission à laquelle il nous est impossible de renoncer, en tant que « professeurs à vie », à savoir d'encourager et de soutenir notre jeunesse dans ses aspirations scolaires et ses implications citoyennes. Je vous en remercie d'avance.



1^{er} cycle : Élise Chaperon



2^e cycle : Amélie Bouchard



3^e cycle : Audrey Laurin-Lamothe

Prochaines activités sociales

Février 2011

Le mercredi 16 février, à 12 h 30

Restaurant L'Évidence
3619, rue Saint-Denis (au nord de la rue Sherbrooke)

Mars 2011

Le mercredi 16 mars, à 12 h 30

Salle à manger de l'hôtel Gouverneur
Place Dupuis (rue Saint-Hubert, entre les rues De Maisonneuve et Sainte-Catherine)

Avril 2011

Le mercredi 20 avril, à 12 h 30

Restaurant Robin des Bois
4635, rue Saint-Laurent (entre les rues Mont-Royal et Villeneuve)

Voyage à Chicago

Nos collègues de l'APRÈS-l'UQAM organisent un voyage à Chicago. Ils invitent les professeurs intéressés à se joindre à eux. Ce voyage est organisé en collaboration avec les Voyages Fleur de Lys/Dupuis et aura lieu du **14 au 20 mai 2011** inclusivement.

Ce séjour de six jours et cinq nuits comprend :

- Transport en autocar de luxe privé avec départ de Montréal;
- Hébergement de 5 nuits;
- Tournée d'orientation de Kingston, de Toronto et de Détroit;
- Tour de ville de Chicago avec un guide local francophone;
- Visite du Musée Henry Ford;
- Croisière architecturale sur la rivière Chicago;
- Ascension de la Tour Willis (anciennement tour Sears);
- Document de voyage;
- Toutes les taxes et frais de service.

Toutes les visites sont accompagnées d'un guide de Carte Postale Tours et les coûts sont :

en occupation simple :	987,85 \$
en occupation double :	672,75 \$
en occupation triple :	569,25 \$
en occupation quadruple :	516,35 \$

Si ce voyage vous intéresse, communiquez par courriel à l'adresse électronique <david.francine@videotron.ca> ou par téléphone au secrétariat de l'APRÈS L'UQAM au 514-987-6161 au plus tard le **20 février prochain**.